

Charles REARICK

La mémoire des Grands Boulevards du XIX^e siècle

LA MÉMOIRE DE L'AVANT-GUERRE, VERS 1928

À la fin des années 1920, lorsqu'un cinéma parisien entreprit de projeter des films réalisés avant la Grande Guerre, les spectateurs s'esclaffèrent : les « manches à gigot, les faux-culs, les robes longues traînant par terre, [...] les redingotes et les hauts-de-forme brillants », alors passés de mode, leur paraissaient, en effet, ridicules. « Ils nous semblent aujourd'hui incroyables », s'exclamait en 1928 le journaliste anglais Sisley Huddleston dans ses mémoires parisiennes. Les bouleversements avaient été si brutaux que l'avant-guerre était devenue un monde étrange et surprenant, un passé lointain et révolu¹.

Si la mode pouvait provoquer l'amusement, d'autres aspects de cette époque incitaient plutôt à la mélancolie. Nombreux étaient les disparus qui hantaient encore le souvenir de ceux qui avaient vécu ce passé irrémédiablement englouti. De fait, les mémorialistes de la fin des années 1920 se sont peu attardés sur l'un des aspects les plus tragiques de cette période : la disparition de quelque 1,4 million de Français morts pendant la Première Guerre mondiale. Ces auteurs ont préféré souligner à quel point la vie à Paris avait changé en l'espace de quelques années. Avant la guerre, se souvient Huddleston, les boulevards constituaient une succession d'espaces publics florissants, très prisés par l'élite parisienne. Les flâneurs en hauts-de-forme et les femmes habillées à la mode arpentaient les trottoirs et musardaient dans les cafés, le long de la chaussée où affluaient les

1. Sisley Huddleston, *Paris Salons, Cafés, Studios*, Philadelphie, 1928, p. 17.

équipages. Huddleston déplore la disparition de cet univers particulier : « Où sont passés les boulevardiers qui déambulaient de l'Opéra au Gymnase ? », « Où sont les fiacres ? », « Où sont les omnibus à chevaux ? »². À travers le prisme de cette mémoire nostalgique, les Grands Boulevards de l'avant-guerre apparaissaient délicieusement charmants et authentiquement parisiens, par contraste avec les symboles de la modernité des années d'après-guerre : la vitesse, l'américanisation et le cosmopolitisme.

À la fin des années 1920, aucun historien n'avait encore donné un nom, ni même défini les contours d'une période historique spécifique aux premières années du XX^e siècle. En revanche, la publication d'un flot de livres et de mémoires chargés de mélancolie permettait déjà de cristalliser la nostalgie ambiante autour de certains détails symboliques d'un passé désormais révolu, correspondant approximativement aux décennies précédant la guerre. Les poncifs le plus souvent associés à cette époque heureuse (que l'on n'appelait pas encore « la Belle Époque ») sont tous présents dans les souvenirs de Huddleston, qu'il s'agisse des fiacres et des boulevardiers, des militaires en pantalon rouge, du cancan de La Goulue, des cafés-concerts, ou encore des prix étonnamment bon marché de la nourriture et de la boisson.

L'originalité des souvenirs de Huddleston réside dans son évocation des Grands Boulevards. En effet, la plupart des récits empreints de nostalgie « fin-de-siècle » ou de l'avant-guerre ne les mettaient guère en valeur, et certains ne les mentionnaient même pas. Par ailleurs, dans les premiers travaux où une époque historique dite « 1900 » a été distinguée, les Grands Boulevards n'y figuraient pas en tant que « lieu de mémoire ». Dans les rares cas où, après la Grande Guerre, ils ont effectivement reçu une certaine attention, ceux-ci étaient le plus souvent dépeints comme des voies ayant perdu leur éclat d'antan. Ils n'ont trouvé leur place dans la mémoire qu'au lendemain de la Seconde guerre mondiale, lorsque les années 1900 ont été qualifiées de « Belle Époque ». Cette nouvelle représentation du passé a fait émerger dans les esprits un nouvel âge d'or du « Boulevard » – situé au début du XX^e siècle – dont l'éclat et le prestige rivalisaient désormais avec le premier âge d'or du XIX^e siècle (cet âge d'or qui avait été le sien au XIX^e siècle). Cet article décrit et vise à expliquer ce tournant radical de la mémoire collective du « Boulevard ».

1900 : LA DÉCADENCE

Dans l'entre-deux-guerres, une série de travaux historiques a décrit avec admiration les Grands Boulevards à leur apogée, à l'âge romantique ou sous le Second Empire. Ces textes considéraient en outre la fin du siècle

2. *Ibid.*

comme une période de déclin et de décadence, sur laquelle il était inutile de trop s'attarder. Après le premier conflit mondial, l'écrivain Jules Bertaut a contribué, plus que tout autre, à la construction de cette mémoire, avec la parution en 1924 de son ouvrage prolixe intitulé *Le Boulevard*. Bertaut ne semblait nullement gêné de porter des jugements très tranchés sur les périodes qu'il étudiait. Il soutenait que le Boulevard avait connu son âge d'or à l'époque de la Restauration : « Le Boulevard de la Restauration était une chose charmante et discrète située dans le grand village qu'était le Paris d'alors, une sorte de mail où l'on ne rencontrait guère d'inconnus, où l'on était entre soi à toute heure du jour ou de la nuit »³. Sur ce mail charmant à l'atmosphère champêtre, les habitués, élégants et pleins d'esprit, flânaient et bavardaient dans des cafés et des restaurants magnifiques. Les tenues vestimentaires étaient à la mode et du meilleur goût ; les conversations et les échanges étaient toujours courtois et raffinés. Toutefois, cette petite élite n'a pu protéger longtemps son espace privilégié de l'intrusion et de l'hostilité des classes inférieures. À la glorieuse époque du Boulevard de l'âge romantique ont succédé plusieurs décennies de déclin progressif. Aux yeux de Bertaut, le Second Empire a constitué le tournant décisif vers l'encanaillement et la vulgarité⁴.

Si, après la Grande Guerre, l'ensemble des écrits soulignaient, comme Bertaut, le déclin de la fin de siècle, tous ne s'accordaient pas sur le moment précis de l'âge d'or. Certains écrivains, tel Paul d'Ariste dans sa volumineuse histoire intitulée *La Vie et le monde du boulevard* (1930), optaient pour la période qui s'étend de la monarchie de Juillet au Second Empire (1830-1870). D'autres portèrent leur attention sur les premières années de la monarchie de Juillet, à l'image du populaire historien littéraire Jacques Boulenger (auteur avant la guerre de plusieurs livres sur les « dandys » et les écrivains romantiques) qui, dans *Le Boulevard* (1933), retraçait une « promenade en 1836 » allant de la Place de la Madeleine au Café des Variétés situé sur le Boulevard Montmartre⁵. Bertaut a lui-même changé son fusil d'épaule, quelques années après la parution du livre de 1924. En effet, dans *Les Belles Nuits de Paris*, publié en 1927, il relativise l'importance de la période romantique au profit de celle qui débute après 1848 :

Le Second Empire, c'est l'apogée de la voie sans rivale qui relie la Madeleine au Gymnase, c'est la consécration suprême de l'artère glorieuse dont le renom est maintenant mondial, qui charrie, après le coucher du soleil, toute la foule des célébrités françaises de l'élégance, de l'art, du théâtre, de la politique et des affaires. Tortoni, Café Anglais, Café Riche, Maison

3. Jules Bertaut, *Le Boulevard*, Flammarion, 1924, p. 7.

4. *Ibid.* Auteur de *La vie des boulevards Madeleine-Bastille*, Ancienne maison Quentin, 1896, Georges Montorgueil, qui associe les boulevards à la fête, mentionne également le déclin des cafés traditionnels et la présence de plus en plus marquée des foules plébéiennes.

5. Jacques Boulenger, *Sous Louis-Philippe, le Boulevard*, Calmann-Lévy, 1933.

Dorée, établissements fameux qui virent les dandys, qui virent les cocodès au monocle carré, les biches à la crinoline, toute la figuration de Constantin Guys et tout ce qui s'évoque autour du Grand Seize et de la table de Scholl.⁶

Rédigées après la guerre, toutes ces histoires ont réactivé la même rengaine autour d'un âge d'or et de déclin qui avait déjà formé l'armature des mémoires écrites par les vieux boulevardiers depuis les débuts de la Troisième République. Ces histoires, qui différaient les unes des autres sur la périodisation de l'apogée des Grands Boulevards, ne s'accordaient pas non plus sur la chronologie et les raisons de leur déclin. En 1884, Gustave Claudin, l'un des mémorialistes les plus influents, se souvient avec émotion de la manière dont les élites parisiennes rayonnaient sur le Boulevard pendant la monarchie de Juillet. Pour lui, la chute a été amorcée en 1848 :

Par malheur l'année 1848 et les années suivantes amenèrent ce que je demande la permission d'appeler l'invasion des Barbares. Ils vinrent, non conduits par Attila, mais amenés par les chemins de fer qui, au fur et à mesure qu'ils furent construits, mirent Paris à quatre, six ou dix heures des grandes villes qui, sous le régime des diligences et des chaises de poste, en étaient séparées par de longues journées de marche. La vapeur, appliquée [...] sur mer, mit Paris à dix jours de l'Amérique et de l'Orient. Alors les Bourguignons, les Provençaux, les Gascons, les Bretons, les Basques, les Flamands, puis les Américains du Nord et du Sud, les Russes, les Turcs, les Égyptiens, les Chinois, qui ne connaissaient Paris que par les descriptions superbes qu'ils avaient lues, conçurent le dessein de le visiter.

Dès lors, un flot « d'envahisseurs » a submergé la capitale, et notamment ses quartiers à la mode, jusque-là pré carré des seuls Parisiens qui se distinguaient par « une supériorité ou une originalité quelconque »⁷.

À l'instar de Claudin, Henri Duvernois suggérait en 1927, dans *Le Boulevard*⁸, que la décadence avait commencé avec l'arrivée du chemin de fer, soit aux environs de 1840. Pour sa part, Bertaut (1924) rendait les Expositions universelles du Second Empire responsables de la chute, pour avoir drainé des hordes d'étrangers dans la ville, jusqu'au cœur des Grands Boulevards autrefois préservés. Dans *Les Belles Nuits* (1927), Bertaut s'en prend aussi aux magasins qui, en choisissant de baisser leurs rideaux de fer de plus en plus tôt, avaient favorisé la désaffection des foules de promeneurs sur les Boulevards après la tombée de la nuit : « À la veille de l'Exposition de 1900 la flânerie a presque complètement disparu. »⁹

6. Jules Bertaut, *Les Belles Nuits de Paris*, Flammarion, 1927, p. 25-26.

7. Gustave Claudin, *Souvenirs. Les Boulevards de 1840-1870*, Calmann-Lévy, 1884, p. 16.

8. Henri Duvernois, *Le Boulevard*, Pierre Laffitte, 1927.

9. Jules Bertaut, *Les Belles Nuits de Paris*, ouvr. cité.

Les histoires écrites après 1918 mentionnaient aussi une panoplie variée d'autres moments charnières, au cours desquels la situation des Boulevards se serait dégradée, tels que la Guerre de 1870 et la Commune, l'arrivée de l'automobile ou bien encore le traumatisme causé par la Grande Guerre. En définitive, toutes ces relations s'accordent néanmoins pour considérer que le Boulevard est bel et bien entré dans une phase de décadence au tournant du siècle. Duvernois situe un « changement brutal » autour de 1900 : « Une foule sordide et d'une lugubre activité remplaça les promeneurs souriants. Les vieux hommes de lettres qui allaient d'un pas ralenti de la Madeleine à la rue Drouot et retour, furent chassés par d'obliques courtiers et leurs compagnes, par le flot limoneux qu'apportèrent les Expositions universelles et que leur démolition n'emporta point, hélas ! »¹⁰

Duvernois et d'autres historiens de l'après-guerre se sont inspirés des nombreux témoignages du début du XX^e siècle qui dataient effectivement ce « changement brutal » vers 1900. Ernest Laut déclarait par exemple en 1910, dans *Le Figaro illustré*, que la « décadence » du Boulevard était « accomplie », la vulgarité ayant supplanté l'élégance. À ses yeux, au cours des cinquante dernières années, la démocratisation et l'afflux d'une « cohue cosmopolite » avaient ruiné cette artère si parisienne. « Le Boulevard a perdu tout ce qui le faisait uniquement parisien, et tout ce qui lui donnait le charme d'une promenade. » Laut faisait d'abord référence à la disparition des anciennes bâtisses, des cafés et des « grands arbres centenaires, derniers vestiges des remparts ». Ensuite, et surtout, il signalait, depuis les premières années de la troisième République, la disparition des fameux boulevardiers et de l'espace si particulier – à la fois public, intime et exclusif – dans lequel ils évoluaient. « Les derniers boulevardiers s'enfuirent, et le cosmopolitisme demeura seul maître du boulevard. [...] Il est devenu quelque chose comme le trottoir de l'Europe, un trottoir furieusement encombré où se heurtent et se confondent toutes les races et toutes les classes dans une singulière promiscuité »¹¹.

À la veille de la Grande Guerre, les nouvelles mémoires des vieux boulevardiers Arthur Meyer (1911) et Alfred Capus (1914) corroborèrent ces points de vue, constatant eux aussi l'augmentation de la vulgarité et la ruine du Boulevard, entre la fin du XIX^e siècle et les premières années du XX^e siècle¹². Ces observations sur le Boulevard du début du siècle viennent s'ajouter aux souvenirs insistant sur sa splendeur passée. Pour les historiens, qui ont écrit au lendemain de la Première guerre mondiale, une conclusion évidente s'impose : les Grands Boulevards de 1900 avaient

10. Henri Duvernois, *Le Boulevard*, ouvr. cité, p. 8-9.

11. Ernest Laut, *Le Figaro illustré*, avril 1910, p. 1-2, p. 15.

12. Arthur Meyer, *Ce que mes yeux ont vu*, Plon, 1911 ; Alfred Capus, *Boulevard et coulisses*, Albert Messein, 1914.

perdu le chic et la vie trépidante qui, en d'autres temps, firent de ces lieux le paradigme du parisianisme.

Dans les années d'après-guerre, à l'instar de leurs prédécesseurs depuis le Second Empire, les auteurs jugèrent essentiellement de l'état du Boulevard en fonction du statut social des boulevardiers. Ils admiraient l'élite élégante et pleine d'esprit, très en vue sur le Boulevard à l'âge romantique et sous le règne de Napoléon III. La plupart d'entre eux partageaient aussi une forte aversion à l'égard des ouvriers et des pauvres des arrondissements de l'est parisien, assimilés à des foules vulgaires envahissant les Boulevards. La xénophobie constitua un autre préjugé social qui modela le jugement historique. Jules Bertaut (1924), montrant la voie, faisait écho aux plaintes des boulevardiers du XIX^e siècle lorsqu'il racontait à son tour l'histoire du déclin du Boulevard, depuis l'encanaillement sous le Second Empire jusqu'à « l'invasion » de la capitale par des étrangers attirés par les Expositions universelles de la Troisième République : « Que dire, alors, des années funestes d'Exposition ? 1878, 1889, 1900, sinistre trio qui vit défiler sur le Boulevard tout ce que la vulgarité européenne pouvait vomir, tout ce que les barbares pouvaient dégager d'odieux et de médiocre. » Dans son histoire du Boulevard, rédigée en 1930, Paul d'Ariste résume avec concision cette analyse devenue classique et explicite des préjugés sociaux alors en vigueur :

Aux alentours de 1835 [le Boulevard n'était pas encore] fréquenté par une foule sans élégance... Les étrangers n'avaient pas encore envahi Paris, et le boulevard était une promenade où se retrouvaient les gens de bonne compagnie.

Le boulevard d'alors n'était en somme qu'un grand village [...]. Les soirs de beau temps, il était d'usage, dans la bourgeoisie parisienne, d'aller faire un tour de boulevard, la femme au bras de son mari. On n'y rencontrait guère d'inconnus.

Il en fut ainsi jusqu'à l'avènement du Second Empire où l'encanaillement commença avec les expositions universelles et la diffusion des moyens de transport.¹³

Après le premier conflit mondial, les historiens ont d'autant plus volontiers adopté les analyses de leurs prédécesseurs sur le déclin du Boulevard que celui des années 1920 leur paraissait abject, vulgaire et envahi par des étrangers aux mœurs grossières. Plus nettement qu'avant

13. Jules Bertaut, *Le Boulevard*, ouvr. cité, p. 8 ; Paul d'Ariste, *La vie et le monde du boulevard, 1830-1870*, Tallandier, 1930. Avant la guerre, dans son livre *L'Agonie du vieux Paris*, Daragon, 1911, Albert Callet avait, de la même façon, résumé les jugements dominants de son temps : « Notre vieux boulevard, notre voie sacrée, que depuis notre arrivée à Paris, nous arpentons doucement, dans cette flânerie exquise qui a disparu, de l'Opéra au faubourg Montmartre, [...] n'est plus qu'une voie banale, une avenue de kermesse, où se coudoie une foule de provinciaux et de cosmopolites aux costumes invraisemblables ».

la guerre, le cœur de la vie mondaine parisienne s'était déplacé à l'ouest de la capitale, du côté de la Place Vendôme, de la Rue Royale et, plus encore, des Champs-Élysées, où fleurissaient les nouveaux cinémas, les restaurants à la mode, les cafés et les salons de thé en vogue, les bars et les magasins d'automobiles. De nouveaux signes de la déchéance du Boulevard ne cessaient de frapper l'esprit des observateurs, qu'il s'agisse de la fermeture des cafés emblématiques du XIX^e siècle (le Café Anglais en 1913, le Café Riche en 1916), de la construction de grandes banques sur le boulevard des Italiens, ou encore du remplacement du Théâtre du Vaudeville par le cinéma Paramount en 1927. Dans le meilleur des cas, les Grands Boulevards de l'après-guerre étaient présentés comme banals et sans intérêt, une « bruyante voie de passage [...] qu'une foule nerveuse et pressée parcourt en se bousculant »¹⁴. Le diagnostic de Léon Daudet en 1929 est le plus accablant : « Cette voie de plusieurs kilomètres, qui faisait naguère l'orgueil de Paris » a été, depuis 1900, « corrompue et empoisonnée » par le vice des quartiers voisins qui s'est répandu en elle comme « le pus ». Les Boulevards ont été particulièrement infectés par l'« abcès suintant, sans cesse accru », qu'était devenu Montmartre et sa population de « voyous, de filles, d'indicateurs, de policiers [...] qui ne valent pas mieux qu'eux ». « Montmartre est



Paris – Boulevard des Italiens et Boulevard Montmartre, 1905.

14. Paul d'Ariste, *La vie et le monde du boulevard*, ouvr. cité, p. 7 ; la Guerre de 1914-1918 avait, selon d'Ariste, asséné le coup de grâce aux Boulevards.

devenu, en quinze ans, un cloaque infect, et ses effluves – les scélérats vivant de la prostitution et de la drogue (“du zanzibar et de la cocaïne”) – se sont infiltrés dans les rues contiguës aux Boulevards »¹⁵. Ce type de jugement au vitriol sur le présent cadrerait parfaitement avec une vision idéalisée du passé.

En définitive, dans la lignée des interprétations déjà fermement établies, les écrits historiques des années 1920 n'accordèrent que peu ou pas d'importance ni de valeur au Boulevard de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. L'absence de tout jugement positif porté sur la vie sociale et intellectuelle des Boulevards autour des années 1900 est éloquente. Aucun historien, dans les années d'après-guerre, n'a décrit la fin de siècle ou « l'avant-guerre » comme une véritable « belle époque » pour les Grands Boulevards.

VERS UNE HISTOIRE DE LA BELLE ÉPOQUE... SANS LES GRANDS BOULEVARDS

La première étape conduisant à une révision de la mémoire des Grands Boulevards réside dans la conception et la définition d'une période historique à part entière qui englobe les années 1900. Elle se distingue en amont de l'époque troublée de la fin du XIX^e siècle et en aval de celle marquée par la crise de l'immédiat avant-guerre. Cette périodisation trouve sa source dans les récits portant sur les années d'avant la guerre, proposés par les écrivains des années 1920 et 1930, qui créèrent ainsi une « mémoire historique » distincte de la « mémoire vivante », pour reprendre la terminologie pertinente de Paul Ricoeur¹⁶. En d'autres termes, par un processus sélectif de remémoration et d'oubli, un ensemble d'auteurs a distillé une « mémoire collective » à partir de souvenirs personnels fondés sur des expériences individuelles.

Ainsi, vers 1930, plusieurs chroniqueurs esquissèrent pour la première fois les contours d'une période historique spécifique, située avant la Grande Guerre. Ils la décrivirent comme une époque faste pour Paris, mais leurs écrits rétrospectifs ne plaçaient pas les Grands Boulevards au centre de la vie parisienne d'avant-guerre. Dans ses volumineuses mémoires de 1928-1929, Élisabeth de Gramont (1875-1954) se souvenait par exemple de ces « années d'abondance et de paix », sans ajouter aucun commentaire sur le « Boulevard ». Le monde qu'elle décrit est centré sur son domicile du 16^e arrondissement, tout près des

15. Léon Daudet, *Paris vécu*, Gallimard, 1929, t. 1, p. 78, date précisément le début de « la dégénérescence de plus en plus rapide » du Boulevard : « soudain, à partir de 1900 », il a été abandonné par ceux qui avaient fait de lui le centre de « la vie élégante et joyeuse ».

16. Paul Ricoeur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Le Seuil, 2000, p. 516-517.

Champs-Élysées¹⁷. Dans son *Visages de Paris* (1930), André Warnod a lui aussi présenté tout l'éclat de la ville d'avant-guerre, mais il ne fait référence au Boulevard qu'à une seule reprise, en passant¹⁸.

Le livre de Paul Morand, intitulé *1900* et publié en 1931, est le premier à proposer le portrait historique détaillé d'une époque explicitement nommée « 1900 ». Morand se souvient avec émotion de scènes et de détails mémorables qui la caractérisent, du kaléidoscope de l'Exposition universelle au Paris quotidien des fiacres, des chapeaux hauts-de-forme, des frous-frous, de l'Art nouveau et des sports. Toutefois, il ne mentionne pas les Grands Boulevards et il conclut l'ouvrage par un réquisitoire acerbe à l'égard de la génération de son père, jugée coupable de complaisance envers elle-même, de relâchement moral et d'une trop grande désinvolture qui a précipité le monde dans la guerre.

Tout au long des années 1930 et 1940, d'autres auteurs ont réagi au bilan amer de Morand en offrant au lecteur des évocations positives de cette époque. Dans un album nostalgique de photographies anciennes, publié en 1932, Louis Chéronnet décrivait sous un jour optimiste le Paris d'avant-guerre et les Boulevards, s'imaginant flânant heureux, sans être incommodé par « le bruit et la trépidation [des] machines à pétrole »¹⁹. Plus tard dans la décennie, dans *Le Piéton de Paris* (1939), Paul-Léon Fargue réfutait aussi la vision de Morand en décrivant avec affection la capitale vers 1900. Néanmoins, aussi réputé fut-il pour sa grande connaissance de la vie de la rue parisienne, Fargue n'a proposé aucun récit mémoriel spécifique pour les Grands Boulevards. En fait, dans les années 1930, aucune histoire, aucun livre de souvenirs n'a considéré les Boulevards de 1900 comme des éléments importants, dignes d'être distingués.

Les mémorialistes des années 1930, à l'instar de ceux de la décennie précédente, n'ont pu envisager le Boulevard avec enthousiasme, et ce pour diverses raisons. Ils n'avaient tout d'abord pas ou très peu fait l'expérience de la vie sur le Boulevard en 1900. Ensuite, et surtout, ils continuaient d'associer le Boulevard à des changements sociaux qui, propres à Paris, les dérangent ou les menaçaient : l'invasion du cosmopolitisme et la disparition du parisianisme, l'encanaillement ou la démocratisation (synonyme de départ pour l'élite intellectuelle et mondaine), ainsi que le déclin des loisirs raffinés et de la gaieté aimable des flâneurs d'autrefois.

17. Élisabeth de Gramont, *Les Marronniers en fleurs*, Grasset, 1929, p. 11. Dans l'édition de 1966 de ses mémoires, intitulées *Souvenirs du monde de 1890 à 1940*, Grasset, elle a ajouté un chapitre titré « Rétrospective », dans lequel l'importance du Boulevard est mentionnée : « Et Paris, c'était le Boulevard où se déversait l'esprit des rédactions, des théâtres, des cercles, ce qui donnait à chacun des grands journalistes, des comédiens et des clubmen une importance considérable », p. 271.

18. André Warnod, *Visages de Paris*, Firmin Didot, 1930.

19. Louis Chéronnet, *Découverte du monde*, Chroniques du jour, p. 21-22.

S'ajoutant à leur aversion pour la « populace », les étrangers et les marchands de vice, les détracteurs du Boulevard fin-de-siècle étaient perturbés par les nombreuses femmes qui le fréquentaient, et tout particulièrement lorsqu'il s'agissait de prostituées. La plupart des écrivains étaient aussi tout simplement mécontents de la présence importante des femmes autour des années 1900, et raillaient par ailleurs l'Art nouveau, considéré comme un style trop clairement féminin. Paul Morand, par exemple, imputait les faiblesses morales dans la société des années 1900 aux fortes influences féminines qui s'y étaient répandues. Au total, l'ensemble de ces préjugés à l'encontre de la « plèbe », des étrangers et des femmes formait le triste terreau de la haute estime dans laquelle on tenait le « boulevardier », assimilé au parisien authentique. Le boulevardier tant admiré se devait d'être un homme, remarquable par sa vivacité d'esprit et son intelligence, un flâneur raffiné qui savait apprécier les sites pittoresques et les « bons mots » des Parisiens les plus spirituels.

L'INSERTION DES GRANDS BOULEVARDS DANS LA « BELLE ÉPOQUE » (APRÈS 1945)

Après la Seconde Guerre mondiale, une révision radicale de la mémoire du Boulevard 1900 a accompagné l'émergence d'un nouveau regard porté sur « le tournant du siècle », désormais considéré comme un temps d'insouciance et de stabilité, particulièrement heureux. Dans les films, les livres et les articles, le Boulevard est en effet devenu un élément important de la « Belle Époque ». En 1948, le documentaire de Nicole Védres, *Paris 1900*, illustre cette rupture. Il s'ouvre sur une scène enjouée qui inclut des vues ensoleillées des Boulevards (avec de nombreux fiacres, l'omnibus Madeleine-Bastille et quelques-unes des premières automobiles), associées à d'autres images emblématiques telles que la Grande Roue de l'Exposition universelle et le Moulin Rouge. Ce type de clichés sur le Boulevard est devenu la norme dans la façon de représenter « la Belle Époque », dont le souvenir ne retenait plus les catégorisations sociales tranchées et les jugements sévères qui avaient tant prévalu par le passé.

En 1947, *Hier à Paris*, de Max Aghion, a été l'un des premiers livres d'histoire à proposer une nouvelle mémoire des années 1900, où le Boulevard est décrit comme un lieu incarnant tout ce que cette époque comptait de « belle ». « Durant la belle saison [...] tout concourait à faire de ces belles avenues un paradis terrestre ». Son chapitre sur « Les Boulevardiers » commence ainsi : « À l'époque bénie où Émile Loubet régnait à l'Élysée [1899-1906], les Grands Boulevards, de la Madeleine au faubourg Montmartre, jouissaient d'une renommée unique au monde. Là, seulement, l'étranger, l'artiste, le flâneur, pouvaient goûter au bonheur d'une haute qualité, un bonheur complet. » Fidèle à la tradition, Aghion

a décrit les Boulevardiers comme une population « très spéciale, [...] gaie, nonchalante, pittoresque, voire excentrique ». Cependant, il a aussi présenté « une foule plus dense, moins élégante aussi, provinciaux, calicots, petits commerçants, petits rentiers », localisée à l'est de la rue Richelieu, jusqu'au faubourg Saint-Martin. Enfin, « à partir du Boulevard de Strasbourg », une « foule » encore plus populaire, composée d'« acrobates, cabotins, garçons de café sans emploi et surtout des “gars du milieu” »²⁰. Dans sa façon de décrire les catégories sociales présentes sur les Boulevards sans déprécier les étrangers, la « foule » ou les femmes, Aghion est typique des écrivains d'après 1945.

Dans *En remontant les Grands Boulevards* (1960), Jacques Castelnaud insistait explicitement sur le fait que le Boulevard de « ce fameux 1900 » ne connaissait pas de déclin, mais brillait au contraire d'un éclat ravivé : « Telle la flamme qui reprend et se redresse avant de s'éteindre, le boulevard connaît un regain de parisianisme. Entre la Madeleine et la rue Montmartre, il redevient le bitume vénéré, le bitume sacré. » Les habitués de ce Boulevard qu'a dépeint Castelnaud comptaient en leur sein beaucoup de femmes – et pas uniquement des représentantes des classes supérieures ou des « élégantes » – mais l'auteur ne fait aucun commentaire désobligeant à leur égard. Parmi les « Belles de la Belle Époque en promenade », notait-il, se distinguaient « le monde et le demi-monde, le demi-monde surtout, les pêches à quinze sous [...] et les autres ». Le Boulevard, dont tout le monde parlait tant alors, était « le trottoir du monde où [...] piétinent les plus illustres pieds du globe » (Catulle Mendès, Liane de Pougy, la Belle Otéro, Mayol, Polin, Arthur Meyer, etc.)²¹. Dans *La fin du Boulevard*, publié en 1965, Simon Arbellot ne situait pas non plus cette « fin » en 1900. Au contraire, il portait lui aussi un jugement enthousiaste sur les années 1900 – tout particulièrement sur la période 1899-1906 – véritable belle époque pour la littérature, le théâtre et l'humour sur le Boulevard²².

Pourquoi cette nouvelle « mémoire » après 1945 ? Les grands changements intervenus après-guerre dans la vie politique et sociale française ont contribué à marginaliser et à ébranler le discours traditionnel sur la ruine de ce Boulevard si longtemps resté un lieu exclusif. Le dédain, largement répandu dans l'Entre-deux-guerres, pour les étrangers, la « populace » et les femmes ont été rejetés, au nom des liens qu'il entretenait avec les années troubles de la fin de la Troisième République et avec les persécutions des Années noires. Ce dénigrement était dorénavant assimilé à une mentalité marquée par les haines sociales inscrites dans l'idéologie

20. Max Aghion, *Hier à Paris*, Marchot, 1947, p. 19-20, p. 28-30.

21. Jacques Castelnaud, *En remontant les Grands Boulevards*, Le livre contemporain, 1960, p. 169, p. 280-283.

22. Simon Arbellot, *La Fin du Boulevard*, Flammarion, 1965, p. 23, p. 31, p. 33, p. 46.

des forces d'occupation et en partie encouragées par Vichy. Le désir de rompre avec ce passé a conduit nombre de Français, après la guerre, à reconsidérer la richesse et la diversité de la population du Boulevard.

Les amoureux de Paris, lassés par les malheurs du passé et pleins d'espoir dans un avenir meilleur, n'avaient plus aucun goût pour les vieilles histoires de déclin et de récrimination. Ils accueillaient au contraire chaleureusement la mémoire réconfortante et positive du Paris d'avant les terribles épreuves du XX^e siècle, celle d'un temps agréable et humain qui avait précédé le récent conflit mondial, les crises de l'entre-deux-guerres et les bains de sang de 1914-1918. L'âge romantique apparaissait trop lointain et trop différent du Paris du XX^e siècle, alors que la capitale de la « Belle Époque » – la grande ville haussmannienne du métropolitain et des automobiles – possédait encore quelque familiarité avec celui-ci. Ce passé jaloué comportait aussi une forte dimension affective : les contemporains l'associaient en effet au souvenir de la jeunesse heureuse de leurs grands-parents.

En résumé, la mémoire du Boulevard des années 1900 a constitué un idéal dans une France de l'après-guerre avide de redécouvrir ce « paradis perdu » de l'histoire parisienne – un passé où régnait l'harmonie sociale plutôt que le ressentiment et l'exclusion. Ainsi, la nouvelle mémoire de la « Belle Époque », remplaçant les histoires de déclin et de décadence, met en scène le Boulevard des années 1900 comme un haut lieu du Paris mondain, un espace de plaisir, de détente, d'élégance, d'esprit et de convivialité.

(University of Massachusetts)

Traduit de l'anglais par Laurent Colantonio